

OROSZLAMOS, bourg d'Autro-Hongrie (comitat de Torontal), à 23 kilom. S.-S.-E. de Szegedin, à 11 kilom. de la rive gauche du Danube; 3.000 hab. Bétail, vignobles.

OROZGO, bourg d'Espagne (prov. de Biscaye), sur la rivière de son nom; 3.000 hab. Métallurgie du fer.

ORPAILLAGE (*pa-ill-aj'* [U mll.] — de *or*, et *paille*) n. m. Travail des orpailleurs.

ORPAILLEUR (*pa-ill* [U mll.] — pour *harpailleur*; de *harpailleur*, saisir) n. m. Ouvrier qui, par des lavages successifs, retire les paillettes d'or du sable de certains cours d'eau et des terres aurifères. V. *or*.

— Adjectiv. : *Marchand ORPAILLEUR*.

ORPHANIDES (Theodoros), botaniste et poète grec, né à Smyrne, mort à Athènes en 1886. Il étudia à Smyrne, à Athènes et en Orient, et devint professeur de botanique à l'université d'Athènes, en 1850. Il a enrichi la science de nouvelles espèces végétales au cours de ses voyages dans la presque île des Balkans, et il a organisé le jardin botanique de l'université d'Athènes. Il a publié les résultats de ses recherches dans la revue qu'il dirige, « Geoponika ». Il a également publié quelques poésies.

ORPHANISTE (*nissi'* — du gr. *orphanistês*; de *orphanos*, orphelin) n. m. Antiq. gr. Tuteur d'un orphelin.

ORPHANITE (du gr. *orphanos*; lat. *orphanus*, orphelin) n. m. Hist. relig. Membre d'une secte hussite.

— ENCYCL. Les *orphantes* ou orphelins composaient la secte la plus radicale parmi les hussites. Admirateurs fanatiques de Jean Ziska, ils ne trouvèrent personne qui fût digne de lui succéder et confièrent la direction des affaires à un conseil. Ils furent exterminés à Lomnicze (1434) par les calixtins (hussites modérés).

ORPHANOTROPHION (du gr. *orphanos*, orphelin, et *trophê*, nourriture) n. m. Antiq. gr. Maison d'asile pour les orphelins; orphelinat, au temps du Bas-Empire.

ORPHARION (*on'* — du gr. *Orpheus*, Orphée) n. m. Ancien instrument à cordes, ayant quelque ressemblance avec le luth.

ORPHÉE n. f. Petite table à ouvrage triangulaire, à trois abatants et généralement couverte d'étoffe.

ORPHÉE. Myth. gr. Poète et musicien thrace, fils du roi Eagre, suivant les uns, et, suivant d'autres, fils d'Apollon et de la nymphe Calliope. Il fascinait, dit-on, par ses chants, les animaux, les plantes, les rochers. Il prit part à l'expédition des Argonautes. De retour en Thrace, il y épousa la nymphe Eurydice. Ayant perdu sa femme, il alla la réclamer au roi des enfers. Il réussit à attendrir le maître de l'Hadès. On lui rendit Eurydice, mais à la condition qu'il ne chercherait pas à revoir ses traits avant d'être revenu sur la terre. Au moment où il allait toucher aux régions de la lumière, Orphée se retourna, et sa femme lui fut de nouveau ravie. Il ne put se consoler, et n'eut plus d'yeux pour les autres femmes. Dédaignées par lui, les Ménades le mirent en pièces sur les bords de l'Hèbre. Ses membres, emportés par les flots de l'Hèbre, furent poussés sur les côtes de Lesbos, où on les ensevelit.

Orphée paraît être un personnage légendaire : il n'est pas mentionné avant le temps de Pindare. Il paraît être simplement une personification mythique de la doctrine et de la littérature orphiques. (V. *ORPHIQUE*.) Depuis le temps des Pisistratides, on mit sous son nom toute la littérature dite *orphique*. Les principaux épisodes de sa légende : Orphée charmant les animaux et les plantes, Orphée ramenant Eurydice des enfers, Orphée déchiré par les Ménades, ont bien souvent inspiré les poètes et les artistes.

— Le nom d'Orphée est passé dans la langue pour signifier un musicien, un poète habile.

— Iconogr. Une statue, d'Orphée avait été érigée sur le mont Hélicon. Le musée de Naples possède deux camées antiques en nicolo, relatifs à ce personnage. La présence d'Orphée est fréquente sur les monuments de l'art chrétien primitif. V. *CATACOMBE*.

Orphée a été fréquemment représenté par les artistes modernes. Pour beaucoup, il a été un simple prétexte à peindre des animaux; c'est ainsi que le Bassan (Madrid), Castiglione (Ermitage), Rosa de Tivoli (Madrid), Rolan Savery (Belvédère), P. Potter (Amsterdam) ont représenté *Orphée charmant les animaux par les accords de sa lyre*.

Les aventures d'Orphée et d'Eurydice ont été souvent retracées. Poussin a peint *Eurydice piquée par le serpent* (Louvre); Corot, *Orphée tenant sa lyre de la main droite, et de l'autre, conduisant Eurydice à travers un paysage baigné tout entier de vapeurs mystérieuses*. Erasmus Quellyn a peint *Eurydice expirant dans les bras d'Orphée* (Madrid). Le même sujet a été peint par Ary Scheffer. Diverses compositions ont été consacrées à *Orphée et Eurydice* par Augustin Carrache, Angelica Kauffmann. *Orphée aux enfers* a été peint par Rubens (Madrid), P. Breughel le jeune (Offices), le Tintoret (Modène), P. Fris (Madrid), etc.

Un très beau bas-relief antique du musée des Etudes représente Orphée se retournant imprudemment pour voir sa chère Eurydice, et la perdant pour toujours. Canova, dans sa jeunesse, a traduit cette scène au moyen de deux statues. Le sujet d'*Orphée perdant Eurydice* a été peint par Fontana (au palais Doria, à Gênes), par Drolling.

Un remarquable tableau de Français représente *Orphée chantant Eurydice*. Ch. Jalabert a peint les *Nymphes écoutant les chants d'Orphée*; Emile Lévy, la *Mort d'Orphée*; Gustave Moreau, une *Jeune fille recueillant la tête d'Orphée et sa lyre*. Eugène Delacroix a peint, dans un des hémicycles de la bibliothèque de la Chambre des députés, à Paris,

Orphée apportant la civilisation aux peuples barbares et leur enseignant les arts de la paix, et, dans une des coupes de la bibliothèque du Luxembourg, Orphée dictant



Orphée perdant Eurydice, d'après Drolling.

à *Hésiode les traditions mythologiques de la Grèce*. Citons enfin la *Douleur d'Orphée* statue d'Injalbert qui obtint le prix de Rome en 1874.

ORPHÉE, drame lyrique en trois actes, poème italien de Calzabigi, musique de Gluck, représenté sur le théâtre de la cour, à Vienne, en 1764, et à l'Opéra de Paris, sur une version française de Moline, en 1774. — Remaniée pour la scène française, cette partition constituait un incomparable chef-d'œuvre d'émotion, de pathétique, et tour à tour d'horreur et de poésie enchantée. Le premier acte, qui représente la cérémonie des funérailles d'Eurydice, fait entendre les plaintes douloureuses d'Orphée au milieu du chœur mélancolique des femmes. Celles-ci parties, Orphée exhale sa douleur en accents déchirants. Dans une délicieuse ariette, l'Amour vient lui rendre l'espoir. Au second acte, Orphée veut traverser les enfers pour aller chercher Eurydice. Sa lyre à la main, il espère, par ses chants, toucher les divinités du Styx, à son passage. Au chœur furieux des démons il répond par d'ardentes supplications : *Laissez-vous toucher par mes pleurs !* Toute cette scène est d'une horreur, d'une grandeur et d'une poésie sublimes. Le contraste est frappant avec le troisième acte, celui des champs Elysées. Ici, le décor, les chants, les danses, tout est lumière, bonheur. Orphée a retrouvé Eurydice; il la prend par la main, l'emmène, mais sans la regarder, pour obéir à la volonté divine, puisque, s'il portait les yeux sur elle, il la perdrait de nouveau, et cette fois pour toujours. Mais elle, qui ignore cette condition cruelle, le supplie de se tourner vers elle, veut le voir, et, finalement, refuse de le suivre. Orphée, anxieux, désolé, ne pouvant plus lutter, se retourne enfin; mais à peine son regard a-t-il rencontré celui d'Eurydice qu'elle tombe morte à ses pieds. C'est alors qu'éclate cet air d'un accent si déchirant : *J'ai perdu mon Eurydice, rien n'égale mon malheur !* Le succès d'*Orphée*, combattu d'abord, s'établit cependant ensuite d'une façon solide et se poursuivit à l'Opéra pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1830. Le chef-d'œuvre fut repris plus tard au Théâtre-Lyrique, en 1859, puis, en 1896, à l'Opéra-Comique, avec une superbe mise en scène.

Orphée aux Enfers, opérette bouffe en deux actes et quatre tableaux, paroles d'Hector Crémieux, musique de Jacques Offenbach (Bouffes-Parisiens, 1858). C'est une folle parodie mythologique, dans laquelle les dieux de l'Olympe sont traités avec une irrévérence burlesque. Le texte est d'une fantaisie incarrantable, la musique vive, alerte, égrillarde. *Orphée aux Enfers* a obtenu un grand succès et les auteurs en firent, en 1874, une véritable féerie musicale en quatre actes et douze tableaux.

ORPHÉE, un des noms de la constellation d'Hercule.

ORPHELIN, INE (pour *orfenin* — du gr. *orphanos*; lat. *orphanus*) n. Enfant qui a perdu son père et sa mère ou l'un des deux : *ORPHELIN de père*. *ORPHELIN de mère*.

— Arg. Orfèvre, en jouant sur le mot *or*. « Nom donné autrefois à de jeunes garçons qui, par troupes de trois ou quatre, parcouraient les rues des villes pour mendier.

« Bout de cigare ou de cigarette jeté par le fumeur. « Pièce oubliée sur le tapis par un joueur : *Recueillir un ORPHELIN*. « *Orphelin de muraille*, Etron.

— Hist. ecclési. Syn. de ORPHANITE.

— Adjectiv. Qui a perdu son père et sa mère ou l'un des deux : *Adopter des enfants ORPHELINS*.

— Fig. Privé, dénué : *ORPHELIN de sens et de raison*. « Dëshérité, sans aucun appui :

Dieu ! qu'on est orphelin quand on n'a pas d'argent !
C. DELAVIGNE.

— n. m. pl. Etablissement hospitalier pour les orphelins. (Dans ce sens, prend une majuscule) : *Mettre un enfant aux ORPHELINS*.

— ENCYCL. Hist. et admin. V. *ORPHELINAT*.

Orphelin de la Chine (L'), tragédie de Voltaire (20 août-1775). — Le sujet est emprunté au drame chinois, *L'Orphelin de la famille Tchao*; mais Voltaire a affaibli, par le mélange d'une intrigue amoureuse, une histoire toute pleine de sauvagerie tragique. Il a placé sa pièce au temps de l'établissement de la domination tartare en Chine. Gengis-Khan veut assurer son trône par la mort du dernier survivant de la dynastie qui régnait avant lui. C'est un enfant confié à un mandarin, Zam-Ti, qui, pour le sauver, est prêt à livrer son propre fils au tyran à la place du jeune prince. Idamé, l'épouse du mandarin, pour sauver son enfant, dénonce à Gengis-Khan la substitution. Le Tartare avait autrefois aimé Idamé et son ancienne passion se rallume à la vue de cette femme. Il veut l'enlever au mandarin et l'épouser. Mais Idamé, aussi fidèle épouse que mère tendre, propose à son mari de se tuer avec elle. Gengis-Khan les surprend au milieu de cette scène pathétique. Charmé de leur vertu, il fait grâce de la vie au jeune prince et prend le mandarin pour conseiller.

Le caractère de Zam-Ti est vigoureusement tracé. Celui du chef tartare serait également beau, si Gengis-Khan

amoureux n'était un contresens. La nouveauté du sujet plut; il n'était pas sans originalité et sans hardiesse de montrer des Chinois sur cette scène tragique, où n'avaient guère parlé que des Grecs ou des Romains.

Orpheline du Temple (L'). Les écrivains royalistes désignaient souvent ainsi Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui, enfermée au Temple après le 10-Août, avait vu son père et sa mère monter sur l'échafaud. V. ANGOULÈME (*Marie-Thérèse-Charlotte, duchesse D*).

Orphelines (LES DEUX), drame en cinq actes et huit tableaux, de Dennery et Cormon (Porte-Saint-Martin, 1874). — La scène se passe sous Louis XV. Deux orphelines, jeunes et jolies, qui passent pour sœurs, arrivent à Paris. Henriette, l'aînée, est enlevée et conduite dans une petite maison. Louise, la cadette, est aveugle. Une mégère, la Frochard, l'accapare pour exploiter son infirmité. Henriette est sauvée du déshonneur par le chevalier Roger de Vaudrey, jeune noble philosophe, qui voudrait l'épouser. Mais il a pour oncle le comte de Linières, lieutenant de police, qui, ne badinant point sur le chapitre des mésalliances envoie le chevalier à la Bastille et Henriette à la Salpêtrière. La jeune fille, s'étant évadée, arrive dans le taudis où l'on retient prisonnière la pauvre aveugle. Reconnaissance touchante des deux sœurs. Leur réunion peut perdre la Frochard. Aussi Jacques, le fils aîné de la mégère, un vrai bandit, se prépare-t-il à les faire disparaître par un double crime. Soudain se dresse devant lui son frère, Pierre, un bon sujet celui-là, mais boiteux et jusque-là fort timide. Le danger couru par Louise, qu'il adore, lui donne un courage surhumain. Un duel au couteau s'engage entre les deux frères et se termine par la victoire de l'infirme. Les deux jeunes filles s'enfuient, puis il se trouve que Louise est une fille que M^{lle} de Linières a eue avant son mariage. Le comte finit par tout apprendre; mais il pardonne, il se laisse fléchir, et le chevalier épouse Henriette. Quant à Louise, un bon docteur, qui a su amener cet heureux dénouement, espère bien la guérir.

Une analyse aussi concise ne laisse apercevoir que le côté enfantin d'une telle conception dramatique; mais les *Deux Orphelines* obtinrent un prodigieux succès de larmes, et ce « vrai mélodrame du bon vieux temps » est resté comme un chef-d'œuvre du genre.

ORPHELINAGE (*naj'*) n. m. Etat de celui qui est orphelin.

ORPHELINAT (*na*) n. m. Asile offert à des enfants orphelins.

— **ENCYCL.** Dès la plus haute antiquité, le législateur s'est occupé de pourvoir aux besoins des orphelins sans ressources. En Grèce, plusieurs villes avaient décidé que l'Etat élèverait à ses frais les enfants de ceux qui mourraient en le servant. A Rome, des dispositions légales préservaient l'intérêt des orphelins; plus particulièrement Nerva, Trajan et Adrien créèrent des établissements pour les enfants pauvres, où les orphelins trouvaient un asile. Le sort des orphelins devint une des préoccupations du christianisme naissant. Un orphanotrophion ou *orphelinat* fut créé à Constantinople dès 335. Mais c'est surtout à partir du xvi^e siècle que se fondèrent des asiles distincts pour les orphelins. Plus tard, Louis XVI ouvrit la maison de Saint-Cyr aux orphelins nobles, la République établit le Prytanée pour les fils de militaires, et Napoléon I^{er} créa des bourses pour les orphelins des légionnaires. Au xix^e siècle, la protection des orphelins pauvres a pris une extension considérable. Deux méthodes s'offrent plus particulièrement pour exercer cette protection : l'orphelinat proprement dit et le patronage des orphelins. Dans le système de l'orphelinat, les enfants, réunis dans une même maison, soumis à une discipline, sont élevés en commun. Par le second système, *patronage* de l'orphelin, on place l'enfant moyennant une modeste redevance dans une famille honnête, qui l'adopte et reconstruit pour lui la saine atmosphère de la famille. Ce dernier système est pratiqué en Suisse par les cantons de Vaud et de Thurgovie, en France par les hospices de Marseille. Les administrations locales doivent en principe secourir les orphelins qui n'ont pas de moyens d'existence; elles les placent dans des orphelinats spéciaux ou les recueillent à titre d'enfants abandonnés. Un certain nombre d'orphelins (plus de 200) dépendent d'hospices ou de bureaux de bienfaisance. En fait, la majorité des orphelins sont recueillis dans des établissements dus à l'initiative privée et à la charité. Les ressources des orphelinats peuvent se composer de subventions des départements et des communes, lorsqu'ils sont reconnus ou autorisés; de dons et legs, du revenu de pensions annuelles payées par les bienfaiteurs ou les parents (200 à 300 fr. en général) et, dans une certaine mesure, par le produit du travail des enfants. La presque totalité des orphelinats s'applique à l'instruction professionnelle de leurs élèves, et des orphelinats d'apprentis sont annexés par certains grands industriels à leurs manufactures.

Orphelinat Hériot. Fondé en 1836 par le commandant Hériot dans le domaine de La Boissière (Seine-et-Oise), il reçoit une rente de 30.000 francs, et peut contenir au moins 168 orphelins. Les admissions sont prononcées par le ministre de la guerre. Les enfants peuvent y être admis entre l'âge de cinq ans et celui de treize. Ils y reçoivent l'instruction primaire nécessaire pour entrer ensuite dans une école militaire préparatoire. L'orphelinat, placé sous le régime des écoles militaires, est commandé par un capitaine.

Orphelinat des Arts. Créé en 1880 par une société de dames, appartenant presque toutes au théâtre, cet orphelinat reçoit et élève les filles pauvres des artistes dramatiques. Grâce au zèle de la présidente de l'œuvre, M^{lle} Marie-Laurent, et des dames formant le conseil d'administration, l'orphelinat s'ouvrit à Vanves en octobre 1880. Les pensionnaires, admises de quatre à dix ans, y reçoivent une instruction pratique. On en fait des institutrices, des professeurs de piano, de dessin et même des artistes dramatiques.

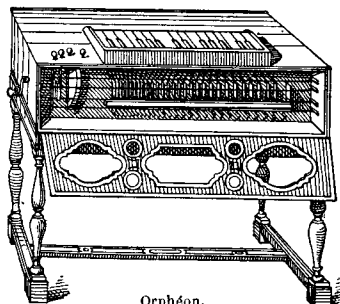
Orphelinat de l'Instruction primaire. Cette institution, fondée le 27 août 1836, sous le patronage du ministre de l'Instruction publique et sous la présidence effective d'A. Mézières, est destinée à recueillir ou assister les orphelins des fonctionnaires de l'Instruction primaire en France et en Algérie. La société de l'orphelinat possède un capital de 250.000 francs, provenant de donations et de cotisations.

ORPHÉON (*de Orphée*) n. m. Nom que l'on donne généralement, en France, aux sociétés chorales d'hommes : *Concours d'Orphéons*.

— **ENCYCL.** Le nom d'*orphéon* avait été employé d'abord par Wilhelm pour caractériser le chœur formé par lui de tous les enfants des écoles primaires, garçons et filles, qu'il avait instruits dans l'exécution du chant d'ensemble, et qu'il réunit périodiquement, à partir de 1833. Les exécutions remarquables qu'il obtint dans ces réunions excitèrent autant d'intérêt que d'enthousiasme. Deux ans après, Wilhelm était nommé directeur général de l'enseignement du chant dans les écoles, auxquelles on prit l'habitude de donner, sous ce rapport, le nom d'« orphéon ». En 1852, c'est Gounod qui devint directeur de l'Orphéon, qu'il scinda en deux sections : François Bazin fut directeur de l'Orphéon de la rive gauche, tandis que Pasdeloup prenait la direction de celui de la rive droite (1860). Plus tard, Bazin resta seul directeur et, à sa mort, Danhauser lui succéda.

C'est aussi à Wilhelm qu'on doit les premiers groupements d'ouvriers formés en sociétés chorales. Ces sociétés furent bientôt désignées sous le nom d'orphéons. Les sociétés chorales de France sont aujourd'hui au nombre de près de deux mille, comprenant environ deux cent mille membres. Elles prennent part chaque année à de nombreux concours.

L'Allemagne possède aussi un grand nombre d'associations chorales, analogues à nos orphéons. Elles prennent le nom de *lieder tafel*. La première doit son origine à Zelter, qui la fonda, dès 1809, à Berlin. Vinrent ensuite les *lieder tafel* de Leipzig et de Francfort. Ces sociétés sont aujourd'hui nombreuses, et leur union prend le nom de *Deutscher Sängerbund*. La Suisse allemande et romande compte aussi de nombreuses sociétés chorales, et l'Espagne, depuis un demi-siècle, est entrée dans le mouvement. Enfin, l'Italie elle-même, longtemps indifférente à ce



Orphéon.

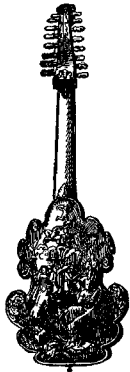
ORPHÉON n. m. Instrument de musique à cordes et à clavier, dans lequel le son est produit par une roue qui frotte les cordes.

ORPHÉONIQUE (*nik'*) adj. Qui a rapport aux orphéons ou à la musique des orphéons : *Société ORPHÉONIQUE*.

ORPHÉONISTE (*niss'*) n. m. Membre d'une orphéon, d'une société chorale.

ORPHÉORÉON n. m. Antiq. gr. Sorte de luth ou de lyre à cordes de métal. Instrument de musique à cordes pincées, de la famille du luth, en usage depuis l'époque de la Renaissance jusqu'au xviii^e siècle.

— **ENCYCL.** L'*orphéoréon* était un peu plus petit que la pandore, à caisse plate, avec des contours gracieusement festonnés, et était monté de huit cordes doubles métalliques. Le musée instrumental du Conservatoire de Paris en possède un spécimen, d'une richesse artistique incomparable.



Orphéoréon.

ORPHÉOTÉLESTÉS (*stès* — mot gr., formé de *Orpheus*, Orphée, et *télestés*, qui initie) n. m. Antiq. gr. Initiateur aux mystères orphiques, et, par ext., à des mystères quelconques. Disciple d'Orphée.

ORPHICA n. m. Instrument de musique à clavier, monté de cordes métalliques, inventé par le Viennois Cl. Rolliz, en 1795.

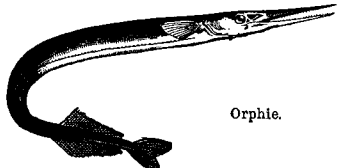


Orphica.

ORPHIE (*fi*) n. f. Zool. Genre de poissons anacanthines, de la famille des scombrésocidés, répandus dans toutes les mers.

— **Bot.** Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des gentianées, tribu des chironiées, originaire du Cap.

— **ENCYCL.** Zool. Les *orphies* (belone) sont de longs et grands poissons cylindriques, à tête prolongée en un bec fin, pointu, armé de nombreuses dents coniques; leurs os ont une coloration vert émeraude caractéristique. Trois espèces habitent les mers d'Europe : orphie commune (*belone vulgaris*), belone de Rondelet, aiguille de mer, aiguillette, bécasse et bécacine de mer, commune sur toutes les côtes de France, dos verdâtre plus ou moins jaspé et glacé de bleu foncé, ventre blanc, 1 mètre de long; orphie aiguille (*belone acus*), très voisine, différant surtout par la réduction ou l'absence des dents vomériennes, plus méridionale (Méditerranée et golfe de Gascogne); orphie de Cantraine (*belone imperialis*), un peu plus grande, dos bleu foncé à reflets verdâtres, ventre argenté, forme plus cylindrique moins haute (Méditerranée, très rare). La chair des orphies, peu estimée, passe pour vénéneuse à certaines époques.



Orphie.

ORPHILIÈRE n. f. Pêch. Espèce de filet.

ORPHIQUE (*fik'* — du gr. *orphanikos*, même sens) adj. Antiq. Qui a rapport à Orphée. (Se dit des dogmes, des

mystères, des principes philosophiques attribués à Orphée.) *(Euf orphique)*, *(Euf qui était regardé comme l'émblème de l'univers)*.

— **Littér.** *Poèmes orphiques* ou substantiv. *Orphiques*, Poèmes attribués à Orphée.

— n. m. Philosophe qui professait les doctrines orphiques; adhérent des confréries orphiques, initié.

— n. f. pl. Fêtes de Dionysos Zagreus, célébrées dans les confréries orphiques.

— **ENCYCL.** *Poèmes orphiques*. On désigne sous ce nom toute une littérature poétique et philosophique, qu'on rattache à la personnalité mythique d'Orphée ou d'autres personnages non moins légendaires, comme Linos ou Musée. Cette littérature, qui apparaît au vi^e siècle avant notre ère, ne cessa de se développer jusqu'à la fin du paganisme sous l'influence des sectes orphiques, et, plus tard, des néo-platoniciens. Elle comprenait : 1^o des ouvrages liturgiques, des *chants de purification*, des *invocations*, des *hymnes*, des *discours sacrés*, etc.; 2^o des ouvrages mythiques ou cosmogoniques à tendances morales, des *théogonies*, des *oracles*, des *remèdes*, des *testaments*, des *cratères*, des *peplos*, etc.

On distingue, dans les fragments orphiques qui nous sont parvenus, deux catégories :

1^o Les fragments de la littérature orphique proprement dite, celle du vi^e siècle avant notre ère : quelques vers attribués à Musée ou à Linos; des débris de poèmes théogoniques (*Titanographie*, *Théogonie*, *Cratère*, etc.), mis sous le nom d'Orphée, mais qui paraissent avoir été composés au vi^e siècle par des auteurs initiés aux mystères : Onomacrite, d'Athènes; Orphée, de Cratone; Zopyre, d'Héraclée; Phérécyde, de Syros, et autres;

2^o Les poèmes mieux conservés, mais encore plus franchement apocryphes, qui ont été composés par des néo-platoniciens, même par des chrétiens : quatre-vingt-huit *Hymnes*, dont la plupart sont du i^{er} siècle de notre ère; les *Argonautica*, qui datent du iv^e siècle; les *Lithica* ou le *Lapidaire*, poème du même temps, où sont exposées les vertus magiques des pierres.

Doctrines et Mystères orphiques. Comme les autres doctrines secrètes, l'orphisme se proposait de compléter les religions publiques, surtout en matière de morale, et sur la conception de la vie future. Il s'est constitué, au vi^e siècle avant notre ère, par le mélange de traditions helléniques avec des traditions étrangères introduites par le culte phrygien ou thrace de Dionysos Zagreus.

Les orphiques avaient du monde une conception voisine du panthéisme; ils croyaient que l'univers avait été créé par l'Amour et le Temps, et que Zeus y représentait la force universelle. Leur enseignement consistait en dogmes, en préceptes, et en récits mythiques, dont le principal était l'histoire du cœur de Dionysos Zagreus. Ce cœur avait été sauvé par Pallos, quand les Titans avaient mis en pièces le jeune dieu; et, autour de ce cœur, s'était reconstituée toute la substance divine de Dionysos. Ce mythe symbolisait l'immortalité et la migration des âmes. Ce qui dominait toute la doctrine orphique, c'était la préoccupation de la vie future. On devait mener ici-bas une vie ascétique, la *vie orphique*, pour se préparer aux futures existences. Dès le commencement du v^e siècle avant notre ère, la doctrine orphique tendait à se confondre avec la doctrine presque identique des pythagoriciens et des mystères d'Eleusis. Plus tard, elle fut fort en honneur auprès des néo-platoniciens.

La propagande de l'orphisme se fit surtout par les mystères, dont le rit principal était un banquet sacré où les initiés se partageaient la chair crue d'un taureau, en souvenir de la mort de Dionysos; c'est ce qu'on appelait l'*omophagie*. Les initiés pratiquaient d'ailleurs l'abstinence de la chair. Comme symbole de pureté, ils portaient des vêtements blancs et étaient ensevelis dans du lin.

ORPHISME (*fissm'*) n. m. Antiq. gr. Système des doctrines et des mystères orphiques.

ORPHNÉOS. Myth. gr. Un des chevaux de Pluton.

ORPHNEGUS (*phé-kuss*) n. m. Genre d'araignées aranéides, de la famille des aviculariides, propres aux îles Philippines. (*L'orphnégus avicularis* est une grosse mygale, remarquable par ses yeux très petits et espacés. Elle est redoutée des indigènes, à cause de sa morsure venimeuse.)

ORPIERRE, ch.-l. de cant. des Hautes-Alpes, arrond. et à 41 kilom. de Gap, sur le Cèans, sous-affluent du Rhône par le Buech; 667 hab. Ch. de f. P.-L.-M. Carrière de marbre gris et de calamine. Vins. Mine de zinc, plomb, cuivre. — Le canton a 8 comm. et 1.976 hab.

ORPIMENT (*nan* — du lat. *auripigmentum*, même sens) n. m. Sulfure naturel d'arsenic.

— **ENCYCL.** L'*orpiment* a pour formule As³S₃; son poids spécifique varie de 3,4 à 3,5, sa dureté de 1,5 à 2, et sa densité de 4 environ. Il se présente en masses lamellaires jaune d'or ou orangé. Au chalumeau, l'orpiment est fusible et volatil, et présente les réactions du soufre et de l'arsenic; le clivage permet d'en détacher des lames très minces, flexibles, mais non élastiques; on le rencontre en général dans les mêmes localités que le réalgar et en particulier en Hongrie, dans les filons. L'orpiment est employé en peinture, sous ce nom et sous ceux d'*orpin doré* ou *orpin jaune*. Dans les fabriques de toiles peintes, il sert à dissoudre l'indigo. Bien qu'il soit vénéneux, il entre dans la préparation de certains médicaments, notamment divers épilatoires.

ORPIMENTIER (*nan*) v. a. Techn. Mêler d'orpiment; colorer avec de l'orpiment; *ORPIMENTIER des couleurs*.

ORPIN (peut-être abrégé de *orpiment*) n. m. Chim. Autre forme du mot ORPIMENT.

— **Bot.** Genre de crassulacées.

— **ENCYCL.** **Bot.** Les *orpins* (*sedum*) sont des herbes ou des sous-arbrisseaux charnus, à tige souvent couchée sur le sol, à fleurs ordinairement blanches ou jaunes, hermaphrodites et actinomorpes, pentamères ou tétramères, souvent réunies en cymes. On en connaît environ cent trente espèces, dont une trentaine appartient à la flore française.



Orpin : a, fleur.